Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 26 (1953-1954)

Heft: 8

Artikel: Education libérale ou éducation répressive? [fin]

Autor: Richard, G.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-851009

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Education libérale ou éducation répressive?

Par le Dr G. Richard, Neuchâtel

Fin

On voit que la véritable autorité repose uniquement sur des valeurs intérieures, et nullement sur des gestes et des attitudes extérieurs. Ce que nous «voulons» être extérieurement est déjà faux. Seul ce que nous sommes est vrai et nous donne autorité. Nous n'avons nullement besoin d'être autoritaires quand nous avons le sentiment de nous soumettre à la vérité et à la réalité, en premier lieu à la réalité psychologique de nos enfants, à ce qu'ils sont chacun en ce moment-ci.

Comprenons-les (et c'est la meilleure manière de les aimer, je le répète) et soyons ce que nous désirons qu'ils deviennent; alors nous aurons l'autorité nécessaire pour les éduquer. Et nous aurons alors aussi besoin de très peu de paroles pour les élever, ces paroles auxquelles nous attachons induement une telle importance, les conférenciers les premiers!

J'ai fait entrevoir, au début de cette causerie, mon dessein d'étudier les conséquences éducatives de la liberté et de la contrainte, ou plutôt celles d'une éducation dite libérale et celles d'une éducation répressive.

D'après ce qui précède, on saisit que éducation libérale veut dire ici éducation accordant toute l'autonomie possible à mesure qu'elle devient praticable pour chaque individu donné, une autonomie qui va de pair avec une liberté croissante et naturellement avec la possibilité de critiquer (apprécier, juger, positivement ou négativement) les éducateurs et leurs ordres et défenses. On saisit aussi qu'éducation répressive veut dire maintient de l'autorité indiscutée de la petite enfance (de l'hétéronomie) au delà de la période où elle correspond à la psychologie de l'enfant, maintien qui comporte une contrainte non seulement contre nature (si l'on pense aux instincts naturels), mais anti-psychologique (si l'on pense aux besoins que présente l'enfant au point de vue évolutif). Que la contrainte soit physique ou morale, cela n'a pas beaucoup d'importance, ou plutôt la contrainte morale nous paraît plus dangereuse que la physique. Ce qu'il y a de grave dans une éducation répressive, c'est que l'enfant se sent non compris, non aimé. Il réagit par l'hostilité ou la révolte; et malheureusement, dans la crainte d'indisposer l'éducateur, le plus souvent il n'exprime pas cette hostilité et devient un soumis-révolté; fausse situation qui le sépare bien plus de son éducateur qu'une hostilité exprimée. La révolte ouverte ou secrète, la résistance, la non-obéissance suscite en retour chez l'éducateur toutes sortes de contraintes indésirables: la violence physique ou morale, le blâme disproportionné qui se traduit parfois par un silence inquiétant, la moquerie du fort envers le faible. Souvenons-nous toujours qu'aux yeux de nos enfants, nous sommes des géants (ceci au sens physique surtout dans la petite enfance, plus tard au sens moral), et que nous commettons facilement de ce fait des abus de pouvoir dont nous ne nous doutons pas. Or tout abus de pouvoir est ressenti comme une injustice par l'enfant et déclenche la révolte (ouverte ou secrète) chez lui. Si nous sommes conscients des proportions que nous avons à ses yeux, nous n'abuserons pas de notre pouvoir, et nos répressions auront la force et le ton qui ne font pas de tort. Qu'on permette que je donne ici un ou deux exemples illustrant les désastres causés par certaines éducations autoritaires: Un homme dont je m'occupe n'a aucune force de volonté; il est à la merci de ceux qui veulent le faire marcher; il ne sait pas résister au vin et cherche l'oubli dans la cigarette à hautes doses; oublier, fuir les responsabilités! Il vient de fonder une petite famille, a un enfant de quelques mois; le jour au travail, il rentre régulièrement au milieu de la nuit pour s'abimer dans un sommeil écrasant: il est donc inexistant pour les siens. On ne lui a pas appris à obéir, pourrait-on penser! En réalité il a souffert d'avoir un père trop sévère, de recevoir le fouet de cuir, de vivre dans la peur d'être frappé ou d'être traité d'imbécile.

Un autre homme, dans la trentaine, est la déférence même, l'humilité personnifiée, la discrétion parfaite. Or derrière cette façade apparemment morale, nous découvrons une révolte sournoise contre toute autorité, professionnelle, militaire, religieuse, ce qui amène un état de conflit chronique avec elle, une rébellion secrète qui rend toute entente et toute collaboration vraies impossibles. Encore maintenant, quand il entre dans mon bureau, cet homme baisse la tête et efface les épaules, comme s'il me redoutait: c'est le lointain écho de la peur qu'il ressentit devant son père qui a cru le mâter par la violence lorsqu'il était enfant.

Un autre encore doit se soumettre à un traitement psychanalytique à cause d'une timidité écrasante, qui lui fait baisser les yeux chaque fois qu'il croise

une personne qu'il connaît; timidité si pénible qu'il en est venu à la combattre artificiellement en buvant un ou deux petits verres d'alcool chaque fois qu'il doit aller trouver quelqu'un pour une affaire (car il est commerçant). Ce qui est le point de départ d'un alcoolisme néfaste. Ces yeux baissés et cette timidité sont la façon dont il a réagi à la sévérité de son père dans l'enfance. Encore maintenant il est incapable d'affronter ce père librement.

Un autre cas, dont l'origine est plus secrète mais non moins importante, est celui de ce jeune homme auquel sa mère, brillamment douée et d'une culture très grande, a proposé constamment un idéal de culture pareil au sien et qui a pris comme but un style d'intelligence pour lequel il n'était pas fait. Il s'agit ici d'une véritable contrainte secrète mais puissante qui a régné sur lui pendant toute l'enfance et l'adolescence. Notre jeune homme n'arrivant pas à atteindre l'idéal proposé et qu'il se faisait un devoir sacré de poursuivre, se décourage, perd toute confiance en son intelligence, éprouve une peine infinie à accomplir tout travail imposé (par les autres ou par lui) et doit finalement avoir recours à une cure psychanalytique pour devenir ce qu'il peut devenir.

Ce que nous déplorons le plus dans les conséquences d'une éducation par contrainte, c'est la passivité qui caractérise si souvent ses victimes, tout le long de leur vie. Et ceci est surtout frappant chez les hommes. N'avez-vous jamais été frappés, dans vos sorties dominicales, de rencontrer dans le train tant de pères de familles qui sont la cinquième roue du char et qui laissent toute l'autorité à leur épouse? Et s'ils ne sont pas passifs, alors ils sont autoritaires, ce qui revient au même. Ces hommes passifs sont le résultat d'une éducation répressive, que la contrainte ait été exercée par le père ou qu'elle l'ait été par la mère peu importe. Par passivité nous entendons: manque d'esprit d'initiative, d'«allant», peur des responsabilités, du risque, manque de personnalité et d'affirmation de soi-même, manque d'esprit combatif et de courage, lâcheté devant les opposants et les adversaires.

On sait que beaucoup de parents estiment qu'ils ont le «droit» «d'imposer» leur autorité à leurs enfants. Ne pensez-vous pas que nous avons plutôt le «devoir» de leur «accorder» celle dont ils ont besoin, et qui est de genre et de degré très différents de la naissance à la jeunesse? Je ne me laisserai pas entraîner à parler ici de l'adolescence, cette période critique où notre autorité passe par la phase la plus dangereuse de son existence. Il est de fait que c'est un des moments de l'éducation qui suscite les inquiétudes les plus grandes chez les parents. En effet l'adolescent passe par des alternances si incompréhensibles d'affection et d'hostilité, de générosité et d'égoïsme, d'idéalisme et dre matérialisme, de confiance et de méfiance, il s'exprime souvent d'une façon si brutale et si peu mesurée, il a des réactions si disproportionnées, que ses éducateurs ne savent que croire ni comment agir. En outre l'obéissance à des ordres et contraintes doit être particulièrement pénible pour des êtres dont la structure biologique et instinctive est en pleine expansion vitale (comme les bourgeons des marronniers qui éclatent à la chaleur de mai); la contrainte est l'opposé de l'expansion, et l'expansion est le plus violent besoin de l'adolescent. Enfin le fait que la plupart n'ont encore aucun rendement professionnel ou social, doit créer chez ces êtres, qui par ailleurs se sentent devenir quasi tout puissants physiquement et psychiquement, des sentiments d'incomplétude et d'infériorité qui rendent toute subordination aux adultes particulièrement pénible. «Ne pas prendre les choses au tragique, admettre d'avance que toutes les manifestations sont exagérées pendant cette période, surtout chez les garçons, que «cela passera», mais en même temps prendre l'adolescent au sérieux et l'aimer discrètement malgré ses rebuffades et ses airs indifférents, parce qu'il a besoin d'amour et qu'il passe par une mauvaise tempête», voilà l'essentiel de ce que l'on peut conseiller aux éducateurs qui se débattent avec l'adolescent.

Dans le désir de mettre en garde contre les contraintes déplacées ou exagérées, je constate que j'allais oublier de parler des conséquences de l'éducation libérale.

L'éducation libérale — qui va de pair, cela va de soi, avec les contraintes nécessaires là où elles sont vraiment nécessaires — forme des hommes libres. Non pas des anarchistes (les anarchistes sont formés soit par des éducateurs sans lois intérieures soit par des éducateurs trop rigides), mais des hommes libres. C'est-à-dire: des hommes libérés de celles des défenses de l'enfance qui sont devenues inutiles; des hommes qui ont remplacé le code des ordres et défenses parentales par un code personnel de règles morales acquises par l'expérience et la réflexion; des hommes qui ne perdent par leurs forces à refouler ce qui leur est naturel, mais qui le disciplinent librement; des hommes qui se sentent et se reconnaissent responsables de leurs actes envers les autres; des hommes aussi qui ont conservé la liberté d'investigation qui est propre à l'enfant, la capacité de penser autrement que les autres et différemment de ce qu'ils ont pensé jusqu'ici; des hommes enfin qui ont la liberté de s'exprimer par les moyens qui

leur sont propres et de communiquer aux autres ce que chacun a d'unique en sa personne; en un mot des personnes. Et c'est au cours de l'enfance — non pas seulement au moment de l'adolescence — qu'il nous faut amorcer cette libération, cette individualisation, cette attitude de responsabilité, en opposition à l'obéissance passive. Car c'est dans l'enfance que se forme pour l'essentiel, le caractère, non pas plus tard. En général nous étendons beaucoup trop loin la tutelle de l'autorité absolue, indiscutable.

Cette dernière constatation nous amène à la question que j'avais prévue dès le début pour la fin de mon exposé: Pourquoi sommes-nous autoritaires, répressifs, et pourquoi libéraux? Qu'est-ce qui nous permet d'être libéraux. Qu'est-ce qui nous condamne à être répressifs? Ou plutôt qu'est-ce qui nous empêche d'avoir la dose de libéralisme et la dose de contrainte qui apparaissent comme les meilleures à notre réflexion d'éducateurs?

Il est trop simple de dire que c'est une affaire de milieu, que nous sommes libéraux si nous avons grandi dans un milieu libéral, que nous sommes répressifs si nous avons poussé dans un milieu répressif. D'abord notre premier milieu ce sont nos parents, notre père et notre mère; c'est à leur contact, dans l'enfance, que nous avons formé notre caractère, en particulier notre conscience automatique, hétéronome (notre surmoi). Ensuite nous n'imitons pas nécessairement l'attitude morale de notre père ou de notre mère. Il arrive que nous en prenions le contre-pied.

Quoi qu'il en soit, ce qui est important dans notre attitude éducative, c'est précisément la partie inconsciente, automatique de notre morale, celle que nous avons acquise au contact de nos parents et qui est restée inchangée malgré l'évolution consciente que nous avons pu faire au cours de notre jeunesse et de notre âge mûr; ou bien alors c'est la réaction consciente que nous avons faite contre cette morale première.

Un exemple: si j'ai été élevé dans une atmosphère de sévérité, de rigidité morale particulièrement accusée, je puis créer cette même atmosphère autour de mes enfants. Je puis la créer, même si j'en ai souffert dans mon enfance, même si je proteste comme adulte contre une telle manière d'élever les enfants.

Je puis aussi, comme je viens de le dire, prendre le contre-pied de cette sévérité, et tout permettre à mon enfant, en faire un être sans discipline, un anarchique.

Trop souvent il m'arrivera d'avoir alternativement les deux attitudes: l'attitude libérale que je préconise et l'attitude autoritaire que je critique; ce qui fera de moi un guide peu sûr et rendra difficile la formation d'un surmoi puis d'une conscience morale stables chez mon enfant.

Si, au contraire, j'ai été élevé d'une façon trop libérale, qu'on ne m'ait rien imposé ni refusé, que j'aie pu tout me permettre dans mon enfance, je pourrai de nouveau soit adopter le même style éducatif à l'égard de mes enfants, soit en prendre le contre-pied, soit passer de l'une à l'autre manière de faire alternativement, avec les conséquences que vous pouvez deviner.

On concluera sans peine que l'idéal serait, pour les parents ou les pédagogues scolaires, d'être détachés de la formation morale automatique qui leur a été donnée dans leur enfance par leurs parents et leur milieu, et de pouvoir aborder l'éducation de leurs enfants libérés de tous automatismes moraux, capables donc d'adopter une attitude objective en face de leurs divers comportements.

Je ne prétends pas que cette conscience automatique soit toujours à rejeter, soit qu'elle soit trop sévère, soit qu'elle ne le soit pas assez (ce qui arrive aussi); je prétends seulement qu'il est indispensable que nous nous en libérions le plus possible, ce qui veut dire que nous la reconnaissions en nous et que nous puissions dès lors, après l'avoir jugée, soit lui obéir, la pratiquer à l'égard de nos enfants, soit nous refuser à lui obéir si nous la jugeons inadéquate, par exemple trop sévère. Nous devons devenir souples à son égard, c'est-à-dire libres. C'est cette souplesse qui nous permettra d'avoir la dose de libéralisme et la dose de contrainte optimales dans notre attitude éducative.

Je viens de m'expliquer sur la répercussion de notre éducation morale personnelle sur notre attitude pédagogique, d'en énumérer les conséquences bonnes ou mauvaises. Je serais trop incomplet si je ne signalais que cette influence-là. Toutes les situations mal réglées de notre enfance ont des répercussions néfastes sur notre attitude pédagogique. Une mère qui n'a pas été assez aimée aura la tendance à pourrir affectivement ses enfants, à moins qu'elle se venge de sa souffrance (sans le savoir ni le vouloir) en les privant d'amour. De même la mère qui ne reçoit pas assez d'affection de son mari, risque de se rattraper sur ses enfants, de les posséder égoïstement, de les dévorer affectivement si l'on peut dire, ce qui est le contraire de l'amour. Une institutrice privée d'affection peut adopter exactement la même attitude. Trop aimer, dans le sens possessif que je viens de signaler, mène à un libéralisme néfaste; cette mère ou cette institutrice passe facilement tout à ses chéris. A l'opposé le sadisme, créé au

cœur de tel éducateur par les circonstances affectives de son enfance, peut avoir pour conséquence regrettable une sévérité disproportionnée et malfaisante. Dans le domaine sexuel, une culpabilité névrotique issue d'une éducation mal comprise et persistant chez l'éducateur jusqu'à l'âge adulte, une culpabilité de ce genre peut créer chez cet éducateur une rigidité dangereuse, qui faussera son influence éducative dans ce domaine, qui empêchera fatalement ses enfants de se confier à lui, les poussera à cacher tout ce qui a trait à ce domaine. Enfin toutes les situations où nous ne remplissons pas nos possibilités, que ce soit une profession où nous n'avons pas le rendement dont nous sommes capable, que ce soit un amour conjugal où nous ne nous épanouissons pas (les épouses qui n'exercent pas la royauté de l'amour, les époux insatisfaits), toutes les situations insatisfaisantes rendent facilement l'éducateur autoritaire: il doit faire plier l'enfant parce qu'il n'a pas réussi à dominer une situation personnelle vitale.

J'ai parlé il y a un instant de la souplesse que nous devions acquérir et qui devrait nous permettre d'avoir la dose de libéralisme et la dose de contrainte optimales dans notre attitude éducative. L'acquérir est malheureusement plus facile à conseiller qu'à faire, comme toutes choses en éducation, comme toutes choses surtout dans l'éducation de nous-mêmes, parents et pédagogues professionnels. Comment y arriver? La manière la plus sûre serait une mise au point psychanalytique, qui nous rendrait entièrement conscients de notre conscience automatique. Mais c'est là un moyen que nous ne pouvons pas tous utiliser et qu'on réserve en général à ceux qui se sentent par trop troublés dans leur mission d'éducateurs. En dehors de cette technique, cherchons à nous rendre conscients de nous-mêmes au maximum, par la réflexion personnelle, en écoutant la critique d'autrui, de notre conjoint par exemple, de nos amis et aussi . . . de nos ennemis! Partageons nos expériences et nos opinions pédagogiques dans des rencontres comme celle-ci, dans des groupes de parents tels par exemple que ceux qui se forment au sein de l'Ecole des parents. Réfléchissons à nos petites expériences quotidiennes, et jugeons de l'arbre à ses fruits, c'est-à-dire de nos attitudes — libérales ou répressives —, aux conséquences qu'elles entraînent dans le comportement et le développement de nos enfants; dans le développement de chacun de nos enfants en particulier, puisque chaque être humain est un exemplaire unique, on ne le répétera jamais assez, puisque chacun de ces enfants exige une attitude différente.

Ceci n'est pas au-dessus de nos forces et de nos moyens, pourvu que nous ne visions pas trop haut, que nous n'exigions pas une réussite parfaite, que nous acceptions que les choses se déroulent autrement que nous l'avions prévu, que nous acceptions de n'avoir pas su et de ne pas savoir encore.

Si nous pouvions avoir cette sagesse au début de notre carrière d'éducateurs, notre tâche serait bien facilitée et nous la réussirions bien mieux. Mais voilà, elle ne vient en général qu'à ceux qui se sont beaucoup trompés, qui ont manqué bien des coches, c'est-à-dire à ceux qui sont au but de leur carrière, aux grands-mères et aux grands-pères. Et encore! Alors pourquoi faire des exposés comme celui-ci? Je suis prêt à m'entendre dire qu'ils sont inutiles . . . tout en souhaitant, malgré tout, que l'expérience de mes lecteurs prouve le contraire!

Alkoholismus: ein soziales Problem

Von K. Eggenberger

Das reibungslose Zusammenleben der Menschen in der Gesellschaft ist von Gefahren bedroht. Eine der großen Lebensgefahren ist der Alkoholismus. Altmann sagt in seiner Schrift über «Die Gefährdung durch den chronischen Alkoholismus»: Der Alkoholismus bedeutet praktisch eine mindestens ebenso große Gefahr für ein Volk wie beispielsweise die Tuberkulose, weil er nicht nur den Kranken selbst vernichtet bezw. seine Umgebung stark gefährdet, sondern weil er sich vor allem auf die Nachkommenschaft auswirkt und weil seine erfolgreiche Bekämpfung allein durch die verantwortliche Mitarbeit aller Staatsbürger erreicht werden kann. Professor Zangger schreibt in «Medizin und Recht»: Der Alkoholismus bedeutet in allen Formen die größte Gefährdung, die je die Menschheit traf.

Ein offener Blick ins tägliche Leben wird uns die Richtigkeit dieser Auffassung durch mannigfache Beispiele bestätigen.

Der Schweizer gibt jedes Jahr für alkoholische Getränke 800 bis 900 Milionen Franken aus. Es ist für mich keine Frage, daß ein Volk von 4,7 Millionen Einwohnern durch diese Alkoholschwemme in seiner geistigen, moralischen, körperlichen und wirtschaftlichen Gesundheit ungünstig beeinflußt werden muß. Ist es ein Zufall, daß bei 9 % Todesfällen von Männern über 20 Jahren der Alkoholismus als mittelbare oder unmittelbare Ursache zu betrachten ist? Der Genfer Mediziner Prof. Roch hat während drei Jahren bei 2159 männlichen Patienten die Beziehungen zwischen Alkoholismus und Krankheit untersucht. 1074 Untersuchungspersonen = 51,8 % erwiesen sich als frei von Alkoholismus; 1001 Kranke = 48,2 % mußten als Alkoholiker bezeichnet werden. Am schwersten belastet waren die Patienten im Alter von 46 bis 60 Jahren, Leute im besten Mannesalter, von denen 65,1 % als alkoholisch beeinflußt notiert werden mußten. Eine in